

livres

Madame, vous êtes une prof de merde

Quand enseigner devient un enfer

Charlotte Charpot, éd. de l'Arbre, 2009 (205 p.; 18,90 €)

Le titre de l'ouvrage sent un sensationnalisme aux relents populistes. Il ne faut pourtant pas hésiter à dépasser cette première appréhension, pour découvrir ce récit du voyage chaotique d'un prof à travers le continent de l'enseignement. Rien ne prédisposait Charlotte Charpot à ce métier. Elle ne fut pas une élève particulièrement brillante. Aussi, est-ce avec enthousiasme et ferveur qu'elle se rend à son premier poste. « *On arrive tout frais, en se disant qu'on travaillera dans une grande maison fraternelle, au sein de laquelle tout le monde cherche à atteindre le même objectif et s'entraide* » (p. 179). Elle va tomber de haut.

Confrontée à des élèves pas tou-



jours tendres, c'est néanmoins à son administration qu'elle en veut le plus, ce véritable « mam-mouth » qui gère son personnel selon des modalités où l'absurde le dispute à l'inhumanité. Elle sait de quoi elle parle, elle qui a connu sept établissements en sept ans, avant de jeter l'éponge et de passer à une autre carrière que celle de souffre-dou-

leur. Ainsi, l'Éducation nationale peut-elle prévenir un enseignant de sa nomination à cinq cents kilomètres de son domicile, quarante-huit heures avant la rentrée. Comme elle peut tout autant lui proposer un emploi du temps sur deux collèges distincts, à 100 kilomètres de distance, les frais de déplacement venant compenser le langage au niveau réel des élèves. Son premier poste, elle l'a exercé en classe « français langue étrangère ». Elle a dû faire face à des enfants dits primo arrivants. Son quotidien est alors fait bien plus de social et d'administratif, que de pédagogie. Ses élèves sont déçainés. Mais comment leur en vouloir, quand elle s'aperçoit que Yanina se fait régulièrement

battre dans sa famille, qu'Ali ne peut d'autant moins réussir à travailler qu'il est quasiment aveugle, que Mohammed n'a jamais rien fait d'autre que de garder des chèvres avant d'arriver en France. Là aussi son employeur ne lui proposera jamais de formation spécialisée qui pourrait s'intituler « prévenir les situations de violence », « enseigner le français langue étrangère », « gérer l'analphabétisme » ou encore « faire face à la déscolarisation ». L'expérience de l'auteur en Belgique ne sera pas plus probante, ce pays ayant instauré le recrutement des enseignants par les établissements eux-mêmes sur un statut précaire, le licenciement pouvant intervenir à tout instant. Le taux d'arrêt-maladie de la profession n'est pas moindre qu'en France, preuve que la sécurité de l'emploi hexagonale n'est pas incitative, comme on se plaît trop souvent à le dire.

Rendre l'école aux enfants

Mauvaises pensées d'un prof

Laurent Ott, éd. Fabert, 2009 (166 p.; 18 €)

Laurent Ott défend une conception pédagogique qui a le don de rendre les enfants heureux. Loin de s'ennuyer à l'école et de ne penser qu'à la prochaine récréation, pour enfin exister, ses élèves sont pressés de rentrer en classe et auraient plutôt tendance à rechigner à en sortir quand la sonnerie résonne. Par quel miracle, trouvent-ils autant de plaisir aux apprentissages, quand la plupart de leurs petits camarades ne ressentent que de l'ennui? L'école a toujours eu en horreur l'idée de confier à l'enfant la direction de son propre travail. Ce qu'apporte la pédagogie Freinet, car c'est bien d'elle dont il s'agit, c'est justement de rendre l'élève partie prenante, de l'impliquer, de privilégier sa participation. Ce qu'elle propose, ce

n'est pas de travailler pour les élèves, mais avec eux. Elle invite à ouvrir la classe sur la vie, en refusant le mythe du sanctuaire. L'école traditionnelle a pris l'habitude d'accrocher les manteaux à l'extérieur de la classe et de vouloir y laisser, par la même occasion, les colères, les frustrations et les inquiétudes des enfants, l'enseignant étant invité, lui aussi, à poser sur le pas de la porte ses états d'âme, ses passions et ses émotions. Et si l'école s'emparait de ce que les élèves apportent avec eux, plutôt que de le laisser à l'état brut, au fond de leur cœur? Cela implique de leur donner la possibilité de développer leur imagination et leur créativité. Cela passe par l'acceptation des conflits



comme autant de moments de socialisation. Au lieu de dire à un enfant de se défendre à coups de poing, mieux vaut lui apprendre à exprimer ses besoins, à parler aux adultes, à apprendre à vivre en collectivité. Cela nécessite de prendre des risques, s'ils sont justifiés par un projet raisonnable, en acceptant l'existence d'une fatalité résiduelle. Aujourd'hui, ce qui règne, ce sont les savoirs fondamentaux, la recherche de l'ordre, de l'effort et de la discipline. En cas d'échec scolaire,

ce n'est jamais l'école qui fonctionne mal, mais l'enfant ou sa famille qui est en cause: c'est « le niveau qui baisse » ou la faute des « parents démissionnaires ». La seule réponse qui y est faite ce sont des évaluations sommatives qui incitent encore plus à produire de la hiérarchie et de la comparaison. Cela a surtout comme conséquences la croissance exponentielle des sociétés de soutien scolaire cotées en bourse, dont les services font l'objet de crédits d'impôts et de déductions fiscales. Ce qui se vit au contraire dans les classes Freinet, c'est la transmission de savoirs et la pose de limites certes, mais tout autant la création d'un lien de confiance avec un adulte qui est là pour accueillir, accompagner et faire de la place à l'enfant pour qu'il devienne acteur de sa propre instruction.

Jacques Trémintin